

Les martyrs

(« *Al-Shuhadā'* » — *Kawkab al-Sharq*, 15 mars 1933)

Taha Hussein

Nous étions étudiants à Paris. Parmi nous, certains avaient commencé leurs études quelques mois plus tôt ; d'autres attendaient de les achever quelques mois plus tard. Parmi nous, certains avaient quitté l'Égypte de fraîche date, l'ayant laissée à la fin de l'été ; d'autres en étaient éloignés depuis longtemps, l'ayant quittée avant que la Grande Guerre ne fût déclarée. Parmi nous, certains avaient séjourné longtemps en terre d'exil, au cours d'années faites tout entières de revers et de malheurs, de circonstances toutes d'épreuves et d'afflictions — aspirant à retourner dans leur patrie après avoir accompli leur travail comme il faut, satisfait leur besoin de savoir et d'études, et persuadés qu'ils étaient capables de rentrer pour servir leur pays et ranimer en lui ce que la vie y laissait en manque. Et parmi nous, certains découvraient la vie occidentale dans l'ignorance et le désir, espérant rencontrer le bien, rapporter le bien, et revenir dans leur patrie les mains pleines de ce qui profite aux gens et ranime les espérances.

La vie autour de nous avait commencé à s'apaiser et à se stabiliser. La guerre des canons et de tous ses instruments de destruction et d'anéantissement avait pris fin, et la guerre des langues et des plumes faisait rage autour des traités de paix et des systèmes de paix. Les nations avaient mis en sûreté ce qui restait de leurs âmes et de leur sang, mais c'était une sécurité inquiète, profondément anxieuse : on craignait que la défaite de la paix ne s'ajoutât à la défaite de la guerre, que les espoirs ne mourussent et que le désespoir ne s'emparât des cœurs ; et l'on craignait que la victoire dans la guerre ne fût pas suivie d'une victoire dans la paix, et que tous les efforts immenses — en vies et en richesses, en aspirations et en espoirs — consentis par les nations victorieuses en vue de la victoire totale n'eussent été dépensés en vain.

Et nous, les Égyptiens, dans tout cela, nous vivions une vie calme et tranquille — mais qui n'était pas exempte d'humiliation et d'abaissement. Nous étions pris entre les Anglais, usurpateurs en Égypte et vainqueurs en Europe, et les Turcs, qui avaient été les détenteurs de la souveraineté sur l'Égypte et qui avalaient l'amertume de la défaite dans leurs propres pays. Nous aurions souhaité nous débarrasser de la souveraineté

nominale de ceux-ci et de la domination effective de ceux-là, et dire simplement que nous étions égyptiens — mais nous ne trouvions aucun moyen d'y parvenir.

L'administration française surveillait les étrangers et les soupçonnait, leur envoyant de temps à autre des agents de police pour les visiter et s'enquérir de leurs circonstances, et les convoquant de temps à autre aux commissariats pour examiner leurs papiers et s'informer de leurs affaires, puis les renvoyer sains et saufs.

Quoi que je puisse oublier, je n'oublierai jamais le jour où je fus convoqué au commissariat pour que la police examinât mes papiers et s'informât de mes affaires. Le commissaire se mit à me parler. Il me demanda ma nationalité. Je répondis : Égyptien. Il dit : C'est votre allégeance que je demande. Je répondis : Égyptien. Il dit : Nous ne savons pas que l'Égypte ait ce statut. Je répondis : Alors je ne me connais pas d'autre allégeance. Il réfléchit un instant, puis dit de sa grosse voix française, comme s'il avait découvert une chose étrange : J'ai trouvé — vous êtes un sujet égyptien, sous protection britannique. Je sortis le cœur affligé, l'âme brisée, l'esprit abattu, cette phrase tournant dans ma tête comme une roue hérissée de pointes, déchirant celui en qui elle tourne : « Vous êtes un sujet égyptien, sous protection britannique. »

À la fin du jour, je retrouvai un certain nombre de mes collègues égyptiens et leur racontai cette histoire, et voilà que chacun d'eux avait été interrogé de la même façon et avait entendu les mêmes paroles ! Et nous ressentions cette douleur cuisante que le cœur éprouve et que la langue exprime, et que les mains sont impuissantes à repousser ou à changer.

Tels nous étions à Paris, après que l'armistice eut été déclaré et que la guerre eut déposé ses fardeaux. Mais des nouvelles nous parvenaient d'Égypte, qui nous faisaient hocher la tête et hausser les épaules, exprimant ce désespoir triste de celui qui aperçoit un espoir élevé et vaste et qui sait, au fond de lui-même, qu'il est incapable de l'atteindre et d'y parvenir. Les nouvelles se succédaient, puis se succédaient encore ; et plus elles se faisaient régulières, plus elles gagnaient en force ; désormais elles ne faisaient plus hocher les têtes ni hausser les épaules — elles dessinaient sur les lèvres un léger sourire et répandaient sur les fronts une faible lumière. Puis les nouvelles se poursuivaient et gagnaient

en puissance, et les sourires s'élargissaient et devenaient plus radieux, et la lumière de la vie gagnait en beauté et en éclat, et les langues se déliaient en courts échanges où revenaient « si seulement » et « si », et que nous concluions par ce mot, à la fois doux et amer dans notre condition : qui sait ?

Puis vint la grande nouvelle, et voilà que les sourires étaient des rires, que chaque visage était rayonnement, que le silence était mouvement, que l'immobilité était énergie, et que nous étions tout entiers joie, tout entiers allégresse, courant les uns vers les autres. Que dire ? Nous nous précipitions les uns vers les autres, nous nous embrassions, nous nous félicitions, et des larmes brûlantes coulaient sur ces visages radieux — mais dans leur ardeur il y avait la fraîcheur de l'espoir et de l'espérance.

L'Égypte était en révolte. L'Égypte résistait aux Anglais. L'Égypte se dressait face à l'Europe victorieuse, lui demandant de tenir parole et d'honorer ses engagements. L'Égypte livrait ses chefs à l'exil. L'Égypte offrait les poitrines de ses fils aux balles. L'Égypte rougissait son sol du sang des Égyptiens. Et les journaux français publiaient tout cela en gros caractères et en lettres grasses, en parlant plus ou moins longuement. Et nos têtes, à nous, s'étaient relevées comme si elles avaient quelque affaire avec le ciel ; elles se tenaient droites, se tournant vers les Français et leur demandant en souriant : Que dites-vous des fils de l'Égypte ? Ou bien elles gardaient le silence sur ces nouvelles, et faisaient dévier la conversation jusqu'à l'y ramener, pour que le Français commençât par dire : Dites-moi, que publient les journaux sur votre pays ? Il y a chez vous une révolution, et je ne crois pas me tromper en disant qu'elle aura des conséquences.

Et nous nous répandions alors en propos sur cette révolution, et peut-être certains d'entre nous ne se faisaient-ils pas scrupule d'exagérer et d'outrepasser la mesure. Puis le Wafd arriva à Paris, et nous accourûmes vers lui et l'écoutâmes, et nous n'entendîmes de lui que des paroles pleines d'allégresse pour ce qui avait été, d'espoir pour ce qui serait, d'admiration pour la difficulté du jour, et de confiance en l'Égypte de demain.

Que Dieu fasse miséricorde aux martyrs de 1919. Leur vie rapetissa à leurs propres yeux pour que nous grandissions aux nôtres. Ils

moururent, et leur mort nous donna la vie.

Que Dieu fasse miséricorde aux martyrs. Aucun d'entre eux ne pensait à aucun d'entre nous ; bien plus, aucun d'entre eux ne connaissait aucun d'entre nous. Ils pensaient à l'Égypte, ils connaissaient l'Égypte, et ils donnaient leur vie pour l'Égypte. Et nous, nous vivions de tout cela — que dis-je : des seules nouvelles de tout cela.

Sous la garde de Dieu, et pour la cause de la patrie, ces âmes pures et nobles qui s'en allèrent en rançon de l'indépendance de l'Égypte et de sa dignité, et qui lui ouvrirent le chemin de la gloire et de l'élévation en cette ère moderne. Les circonstances de la vie ont changé autour de nous, et les circonstances de la vie continueront de changer. Nous avons connu le bien et le mal, trouvé le contentement et la colère, et nous connaissons l'un et l'autre encore, et en prendrons notre part. Mais nous avons toujours gardé en mémoire, et garderons toujours en mémoire, que ces âmes pures et nobles sont celles qui nous ont fait goûter pour la première fois la fierté nationale, et sont celles qui nous ont appris et convaincus que nous pouvons être, comme les autres peuples, des gens honorés, estimés et indépendants.

Martyrs en vérité, ceux qui s'en allèrent pour la cause de l'Égypte en 1919 ; et martyrs en vérité, ceux qui suivirent leurs traces après eux, mourant comme ils étaient morts pour la liberté, l'honneur et l'indépendance. Ils sont martyrs parce qu'ils sacrifièrent leurs vies et leurs espoirs pour une idée — l'idée de l'indépendance. Et ils sont martyrs parce qu'ils se jetèrent dans ce sacrifice avec ce sentiment religieux sacré que rien n'arrête, et qui n'hésite pas à affronter les périls, si grands soient-ils, comme un moyen de parvenir à la victoire et une ascension vers l'idéal suprême.

Ils sont martyrs parce qu'ils sont inconnus ; ils sont martyrs parce qu'ils sont lésés. Ne vois-tu pas qu'ils sont encore persécutés jusqu'à ce jour ? Ne vois-tu pas que l'on ne s'approche de leur mémoire qu'avec précaution, que parler d'eux est mal vu, et que leur simple évocation est redoutée comme une menace pour l'ordre ?

Ils sont martyrs le jour où ils rencontrèrent la mort, et ils sont martyrs le jour où leur mémoire subit toutes les formes de persécution. Leurs âmes sont dans le jardin de l'éternité, et leur mémoire est dans les cœurs de tous les Égyptiens. Et même si l'on empêche les gens de tenir

ces cérémonies et ces démonstrations — qui ne profitent pas aux martyrs eux-mêmes, mais profitent aux gens parce qu’elles ravivent en eux ces sentiments sacrés que tout gouvernement national se doit de raviver : les sentiments d’amour de la patrie et de sacrifice pour elle — aucune puissance sur terre ne saurait s’interposer entre les cœurs des gens et la commémoration de cette mémoire. Les cœurs des gens seront toujours remplis de ces martyrs, et ces martyrs demeureront toujours devant l’âme des gens comme l’exemple suprême du rachat de la patrie par ce qu’ils possèdent de plus cher dans la vie.